

Remacle (Louis). *Le parler de La Gleize*

Maurice Piron

---

**Citer ce document / Cite this document :**

Piron Maurice. Remacle (Louis). *Le parler de La Gleize*. In: Revue belge de philologie et d'histoire, tome 20, fasc. 1-2, 1941. pp. 155-160;

[https://www.persee.fr/doc/rbph\\_0035-0818\\_1941\\_num\\_20\\_1\\_1604\\_t1\\_0155\\_0000\\_2](https://www.persee.fr/doc/rbph_0035-0818_1941_num_20_1_1604_t1_0155_0000_2)

---

Fichier pdf généré le 10/04/2018

comme les qualifie Madame Bézard, sont de véritables gazettes. Entre l'héritier de Tournay et Charles Bonnet, une abondante correspondance que développèrent de communes sympathies scientifiques, nous livre le secret des préoccupations qui animent ces deux beaux esprits. Nous y pouvons refaire en quelque sorte le pèlerinage intellectuel au cours duquel le Président et Charles Bonnet se confièrent les étapes de leurs grands travaux. A ce point de vue, les lettres XVIII à LIX aident grandement à compléter le tableau des activités philosophiques et scientifiques dans la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle. Quant à Jean Jallabert son rôle paraît avoir été plutôt d'opportunité : il prenait en effet sur lui de procurer à son illustre correspondant les livres et les manuscrits dont celui-ci avait le désir et qu'on trouvait facilement à Genève, capitale intellectuelle d'un accueil fort tolérant et à l'abri des tracasseries de la censure. Jean Jallabert servit aussi d'intermédiaire entre le Président et Voltaire qui se brouillèrent peu après la conclusion du bail que l'on sait.

On se doute bien que l'histoire littéraire n'ait pas enregistré le jugement porté par le Président de Brosses sur Voltaire. Mais pourrait-elle refuser systématiquement cette admirable boutade — et d'une vérité cruelle — cueillie parmi beaucoup d'autres, par quoi l'illustre Président donne son sentiment sur Rousseau : « Jean-Jacques est un méchant enfant qui a mordu le sein de sa mère ». Quoi qu'il en soit, c'est toujours avec un intérêt accru que l'on reprend une tranche d'histoire littéraire en compagnie de témoignages dans le genre de ceux que Madame Bézard vient de nous restituer. Pour être des témoignages mineurs, ils n'en sont pas moins précieux parce que directs et revêtus de cet abandon spontané qui est la note dominante de lettres écrites sous le signe de l'amitié intellectuelle. — Maurice HOUGARDY.

**Remacle (Louis).** *Le parler de La Gleize.* Bruxelles, Palais des Académies et Liège, Vaillant-Carmanne, 1937, in-8°, 355 pp. (MÉMOIRE COURONNÉ PAR L'ACADÉMIE ROYALE DE LANGUE ET DE LITTÉRATURE FRANÇAISES DE BELGIQUE, t. XII).

Cet important ouvrage répond à une question posée, en 1936, par l'Académie de langue et de littérature françaises : « On demande une étude sur le parler d'une localité de la Belgique romane (grammaire, lexique, noms de personnes et de lieux) ». Le libellé de cette question a fourni à M. Remacle les cadres vastes et précis de la monographie qu'il a consacrée à son parler natal.

La commune de La Gleize (arrondissement de Verviers), d'une superficie de 4325 hectares, est particulièrement intéressante : la vie y est demeurée plus traditionnelle qu'en de

nombreux points du domaine wallon et le dialecte, toujours vivace, conserve une foule de traits archaïques. Des enquêtes orales minutieusement conduites et la mise en œuvre de riches documents d'archives (depuis la fin du xv<sup>e</sup> siècle) ont permis à l'auteur de donner un aperçu complet de la vie linguistique d'une commune agricole et de relier, tout en les distinguant avec soin, la description du parler moderne à la connaissance que l'on peut avoir de son état ancien.

La première partie du livre, *Introduction grammaticale* (pp. 17-74), est une étude d'analyse et de synthèse où l'auteur, comme on l'a dit justement, « repense l'ensemble de la morphologie et de la syntaxe du liégeois » (1). Le groupement des principaux traits phonétiques et morphologiques et l'examen de leur répartition conduisent M. R. à définir « la personnalité linguistique du gleizois » par rapport au liégeois dont il est une variété, au verviétois et surtout au stavelotain vers lesquels l'orienta sa position géographique. Enfin, des aires de concordance plus restreintes font apparaître l'existence, entre les communes de Francorchamps, La Gleize et Stoumont, d'un groupe dialectal relativement homogène. La tâche du dialectologue ne serait pourtant pas achevée si celui-ci ne s'efforçait, lorsque c'est possible, d'expliquer les faits qu'il rencontre : en trois pages décisives, l'auteur montre comment, durant des siècles, les causes géographiques, religieuses, voire économiques ont contribué à la formation d'une communauté linguistique dans la vallée du Roannai, « couloir d'une remarquable unité ».

Les pages 36 à 74 passent en revue les faits de la syntaxe wallonne, tout en insistant au passage sur les traits locaux (qui sont souvent les vestiges de phénomènes anciens de large extension : voyez, par ex., les différents emplois de la conjonction *su*, afr. *si*). L'avantage de ces notes n'est pas seulement de constituer, malgré les travaux de Franz et de Weinmann, la première étude d'ensemble du système syntactique wallon ; c'est aussi d'émaner d'un linguiste qui, ayant eu pour langue maternelle le dialecte qu'il étudie, en possède à fond les nuances et les subtilités. Trop souvent, les travaux similaires, dans la plupart des langues, se fondent sur des textes littéraires qui, dialectaux ou non, présentent un état plus ou moins figé et « académique » du langage commun. M. R. a eu la chance de recourir exclusivement à la langue parlée : ses exemples sont empruntés à la conversation courante des habitants. L'interprétation des divers emplois et constructions est faite avec autant de clarté que de finesse.

---

(1) E. LEGROS dans *Bull. de la Commission Roy. de Toponymie et de Dialectologie*, XII, p. 425,

Sur plusieurs points, les observations émises complètent ou renouvellent des opinions reçues. Elles franchissent parfois la zone d'intérêt du wallon : on notera, entre autres, ce qui est dit p. 45, de *leûs deûs'*, fr. rég. « leurs deux » et p. 53, une interprétation intéressante de « ne voilà-t-il pas que... ».

Le lexique de La Gleize ne pouvait faire l'objet d'un inventaire systématique dans ce livre. Outre que l'auteur avait déjà recueilli une riche moisson de termes locaux dans son *Glossaire de La Gleize* (*Bull. du Dictionnaire wallon*, t. XVIII, 1933, pp. 63-112), cette commune est comprise dans l'aire dialectale liégeoise explorée par le *Dictionnaire liégeois* (1933) de M. Jean Haust. C'est plutôt à recueillir et à classer ce qui est propre au parler si abondant de la vie rurale que M. R. devait s'attacher. La plus importante partie de son travail, *La vie agricole à La Gleize. Tableau ethnographique et dialectologique* (pp. 75-190), forme une attrayante monographie qui replace le vocabulaire du paysan dans son milieu même, c'est à dire, dans le cadre économique et social de la commune. L'ordre alphabétique, toujours suivi jusqu'ici, apparaît artificiel dans les travaux sur le lexique de la vie ouvrière, des industries, des métiers, etc. ; la méthode instaurée par M. R. est l'application à une sphère déterminée des vues de M. von Wartburg qui préconisait de « ranger les matériaux [lexicaux] d'après les idées et les notions » et ajoutait : « C'est de cette façon que se manifesterà le mieux le vocabulaire d'un patois local comme expression totale et organique de la mentalité d'un peuple » (1). Cette conception nouvelle fait son chemin. On la retrouve, en partie, dans *L'habitation paysanne en Bresse* (2), dû à la collaboration d'un savant dialectologue, A. Duraffour et d'un folkloriste-ethnographe, G. Jeanton : travail remarquable où l'illustration documentaire remplit, pour la connaissance intime des choses et des mots, un rôle aussi indispensable que les 74 dessins au trait du *Parler de La Gleize*. D'autres travaux dialectologiques s'inspirent d'une méthode semblable, tels l'*Enquête sur la langue paysanne de Lastic (Puy de Dôme)* par F. Meinecke (3) et *Le paysan dombiste. Étude sur la vie, les travaux des champs et le parler d'un village de la Dombes : Versailleux (Ain)*, par Wilhelm Egloff (4). Mais tandis que tous ces travaux ou bien n'envisagent qu'un aspect actuel de la vie campagnarde dont ils recherchent les antécédents (A. Duraffour) ou

(1) *Bibliographie des dictionnaires patois*, introd. p. 11, Paris, 1934.

(2) Paris et Tournus, 1935, 180 pp.

(3) Paris, *Soc. de Publications romanes et françaises*, XIV, 1935, pp. 37-105.

(4) Paris, *Soc. de Publ. rom. et franç.*, XX, 1937, 242 pp.

bien décrivent les diverses activités humaines, mais limitées au présent (Meinecke, Egloff), le tableau de M. R. nous livre pour la première fois une image d'ensemble de la vie rurale au double point de vue synchronique et diachronique. Après un aperçu sur la géographie de la commune, la ferme, l'élevage, les cultures, les prairies, les bois, la fagne, la pêche et la chasse, les travaux domestiques forment autant de chapitres copieux, d'une documentation de premier ordre, vraiment unique en son genre. Peut-être eût-il été désirable de donner des détails sur la nourriture et le vêtement et d'ajouter une annexe relative aux fêtes et aux jeux. L'auteur ne s'est pas contenté de noter et de définir tous les termes « techniques » ; il montre leur valeur exacte et leur emploi en leur prêtant, dans des phrases ou locutions recueillies de la bouche des indigènes, un contexte authentique et vivant. Enfin, la partie étymologique est concentrée, en bas de pages, dans des notes sobres, souvent concluantes et parfois susceptibles de fournir le thème d'une discussion plus approfondie. Parmi les explications neuves ou inédites, retenons celles de *codzèye|cogzèye* (p. 96), *digâ* (p. 108), *ré-hâle* (p. 150), *tchèssète* (p. 166), *hâner* (p. 169), *atinde* (p. 345). Quant à la perspective historique que M. R. a introduite dans son enquête, elle lui permet tout au long de son exposé, de montrer le contraste entre le communisme de la vie d'autrefois (remarquable surtout à propos des vaines pâtures § 102-103 et de la « herde » § 109) et le machinisme qui distingue l'évolution actuelle du travail agricole. Par là, ses conclusions touchent directement à l'histoire sociale.

La troisième partie trace le tableau complet des *Noms de personnes dans la commune de La Gleize* (pp. 191-267). C'est ici surtout que M. R. se montre novateur, car on ne possédait avant lui aucun relevé d'anthroponymie communale et l'on n'entrevoit même pas la méthode d'une telle recherche. En la circonstance, il s'agissait avant tout d'étudier la formation des noms de famille dont le caractère « constant, immuable et héréditaire » n'est fixé, en Ardenne liégeoise, qu'au XVIII<sup>e</sup> siècle. « Longtemps, dans nos contrées, écrit M. R., p. 196, l'individu n'eut qu'un nom, germanique ou chrétien. Il semble, en outre, que dans un même centre, le nom était personnel. Sans doute était-ce une mode. Après celle-là, en vint une autre qui étendit l'usage de certains prénoms, de sorte qu'ils furent bientôt portés par de nombreux individus d'un même village. Il fallut, dès lors, parer aux dangers de l'homonymie. On le fit en ajoutant au nom un surnom. Et celui-ci, transmis de père en fils, pendant plusieurs générations, devint le nom de famille ». La tâche particulière d'une monographie est précisément de fixer les

dates de cette évolution. L'année 1492, qui voit l'apparition des archives locales, a été retenue comme *terminus* : avant cette date, l'anthroponomie gleizoise n'est connue que par les documents stavelotains (notamment les chartes de l'abbaye de Stavelot-Malmédy) et, indirectement, par les déterminants contenus dans les noms de lieux du type *Avricourt*. Les listes dressées par M. R. l'amènent aux mêmes conclusions que M. Aebischer (*L'anthroponymie wallonne d'après quelques anciens cartulaires*, 1924), à savoir que, dans le haut moyen-âge, « les noms de personnes de souche germanique étaient beaucoup plus nombreux que ceux d'origine romane » (p. 203). Dès le xv<sup>e</sup> siècle et par la suite, la plupart de ces noms s'oublie au profit de prénoms chrétiens (= romans) qui, avec les diminutifs, forment le type courant. Le classement des surnoms anciens d'après leur origine (prénoms, noms de lieux, de métiers, sobriquets, etc.) introduit tout naturellement le chapitre consacré aux noms de famille ; ceux-ci apparaissent dès le xvi<sup>e</sup> siècle, en ce sens qu'ils commencent alors à se distinguer du nom individuel et à se figer. Dans sa nomenclature, M. R. a mis franchement à part les termes obscurs. On lui saura gré, vu l'incertitude de nos connaissances actuelles en matière d'anthroponymie, de ne pas nous avoir encombrés d'explications vaines et d'hypothèses aussi hasardeuses que prématurées.

Nous serons plus bref pour signaler la quatrième et dernière partie : *Glossaire toponymique de la commune de La Gleize* (pp. 269-343). Une ample récolte de noms de lieux a été entassée dans ces soixante-dix pages où sont comprises également une liste alphabétique des lieux-dits et quatre cartes toponymiques clairement présentées. Si la toponymie est parfois considérée comme une science auxiliaire de l'histoire, elle est cependant, dans son principe, une branche de la dialectologie. L'intérêt du relevé des lieux-dits d'une commune est de faire apparaître les couches successives du langage dans leur état ancien ou figé, moderne ou vivant. Aussi, M. R. a-t-il raison de traiter son *Glossaire* « comme la liste des mots du vocabulaire courant qui ont servi à désigner les lieux » (p. 271) et d'adopter, en conséquence, un ordre alphabétique qui évite la dispersion et la répétition des matières et permet des groupements synthétiques, tel celui de l'article *ichan* (champ, prairie sèche), qui rassemble, sous un même chef, quatre-vingt-huit toponymes anciens et modernes — nous en avons compté trente-huit sur une seule page — classés d'après leurs divers modes de composition. Formes orales patoises, formes anciennes tirées des archives, détails topographiques, notes étymologiques sont données avec une précision et une concision extrêmes qu'on souhaiterait rencontrer dans tous les travaux

du même genre. — L'onomastique de La Gleize fournit nombre de types intéressants : *bèleû, bërsoû, cokeleûs wé, hêtchâ, horlot, swèrfa, vaneûre*, etc. dont plusieurs restent énigmatiques : *èfté, èhêre, oûlins, tchèfes*.

Quelques notes de lecture sur ce remarquable travail. P. 52, M. R. suppose que l'aire d'usage de la tournure *nu... dja* comprend « sans doute aussi le Condroz » et il s'appuie sur des exemples littéraires empruntés à A.Xhignesse. Bien qu'originaire du Condroz, cet écrivain use d'une *coiné* composée d'éléments hétérogènes : ainsi, on rencontre chez lui, à côté de mots condruziens ou purement liégeois, des termes strictement ardennais comme *ûsdance* (usage), localisé à Malmédy et à Stavelot. Pourquoi n'aurait-il pu aussi emprunter à l'ard. une tournure caractéristique ? En tout cas, des témoignages oraux seraient, seuls, décisifs ici. — P. 116, l. 22, lire « bêtes à laine » au lieu de « bêtes à cornes ». — P. 318, *lu Rwèné*, le Roannai (origine obscure). Signalons, également en Ardenne liégeoise, un *Rwanê*, affluent du ru de Bayehon, entre Longfaye et Ovifat.

Quoique documentaire avant tout, *Le parler de La Gleize* dépasse le cadre de la dialectologie descriptive par la valeur de ses conclusions comme par l'originalité de sa conception. Pour la première fois, la grammaire et l'ensemble de l'onomastique (noms communs et noms propres) d'une localité romane sont étudiés conjointement d'une manière systématique. Grâce à M. R., la dialectologie et l'ethnographie comparées ainsi que l'étude des noms de lieux et de personnes disposeront, en Belgique wallonne, d'un point de repère unique. A ce titre, cet ouvrage, qui honore l'auteur et son maître, M. Jean Haust, apporte une contribution de premier plan à la linguistique romane. — Maurice PIRON.

*Rimatori del dolce stil novo* [Guido Guinizelli - Guido Cavalcanti - Lapo Gianni - Gianni Alfani - Dino Frescobaldi - Cino da Pistoia], a cura di **di Benedetto (Luigi)**. Bari, Laterza, 1939, un vol. in-8° de 265 pp. (SCRITTORI D'ITALIA, n° 172).

Nous n'étions pas dépourvus d'éditions de la production lyrique que nous ont laissée les principaux champions du *dolce stil novo*, mais il n'existait pas de recueil, aussi complet que possible, de cette production d'ailleurs homogène. M. Luigi di Benedetto a donc fait œuvre utile et il est assez curieux que peu de temps après la parution de son volume, sortait une nouvelle édition des *canzoni* de Dante, dans lesquelles on retrouve tant d'échos du *dolce stil novo* (DANTE ALIGHIERI, *Rime*, a cura di GIANFRANCO CONTINI, Torino, 1939).